

Intervention Espace éthique

On ne se remet pas, je crois, d'avoir vu la moitié invisible aux gens en bonne santé.

Et j'aimerais évoquer quelques-uns des changements qu'a impliqués le fait de m'être cru, ne serait-ce que pendant quelques jours, « condamné à mort ».

Difficile de parler de moi en taisant que je suis médecin (de toute façon les autres vous le rappellent sans cesse).
Et difficile de taire cette question : qu'est-ce qu'avoir été malade change à la pratique médicale pour un médecin ?

Je ne répondrai pas de façon générale, évidemment, je veux seulement vous proposer ces réflexions, tirées de mon itinéraire personnel.
Parce qu'on n'est pas d'abord médecin, on est d'abord un être humain.

Et je partirai de ce paradoxe apparent :
Avoir été malade m'a donné un désir plus fort encore de « soigner ».
Mais avoir été malade m'a fait décider de cesser d'exercer ma pratique médicale.

Qu'est-ce ce qui a hurlé quand j'ai été malade et que j'ai dû penser à l'après ?
Je ne voulais pas revenir à l'hôpital, reprendre mon travail, je ne voulais plus vivre comme avant.
Mais qu'est-ce que je ne voulais pas ?
Soigner ? Ecouter ? Soigner ou écouter comme je le faisais ?
Ou bien était-ce une pression, une contrainte dont je ne voulais plus, et qui n'avait pas à voir avec le soin lui-même, mais avec la manière dont il me paraissait limité dans/par les institutions, dans/par une pratique ?

Pourtant, j'ai finalement repris mon travail, après avoir imaginé toutes sortes d'échappatoires (je me suis vu libraire, boulanger, vendeur dans un cash-express, répétiteur de français, et j'en passe).
Mais, dès mon retour à l'hôpital, quelque chose m'a saisi et m'est devenu peu à peu insupportable.

En psychiatrie particulièrement, quand un certain type de rationalisation envahit tout, alors quelque chose de l'exercice devient de plus en plus menacé, quelque chose de fragile, de discret : c'est l'attention à ce qui se tait.
J'ai commencé à me scandaliser de plus en plus souvent, à être blessé anormalement (au regard de la réaction des autres) par un certain manque de délicatesse, d'attention, par mon propre manque parfois.

Je me scandalisais, peut-être trop, d'un certain degré d'anonymisation, auquel conduit parfois la dimension industrielle de la médecine.

Belle découverte, me direz-vous, mais il se trouve que désormais je ne pouvais plus le supporter.

J'ai changé de lieu de travail, ça s'est atténué. Mais la conscience du manque demeurait, une blessure était ravivée.

Si je ne peux plus me contenter des aspects extraordinairement positifs du soin moderne, me suis-je dit, il me faut donner quelque chose d'autre, quelque chose que la médecine ne me permet pas de donner.

Mais quoi ?

Le savoir qui m'a été offert par la maladie m'a transformé.

Etre médecin vous fait accéder à un savoir associé à un pouvoir et à une autorité.

Cet autre savoir que donne l'expérience de la maladie (de l'annonce de mort plutôt) donne lui plus qu'un savoir, me semble-t-il, une « autorité » qui relève de l'expérience subjective, une sorte de toucher à l'extrême de l'être, un autre rapport au tact, ce toucher de l'invisible, comme le nommait Michel de Certeau, je crois (ou Guy Petitdemange).

Or c'est ce savoir-ci, cette autorité-ci qui ont eu tendance pour moi à se placer en parallèle, à égalité, parfois même au-dessus de ce savoir-pouvoir d'avant.

Ce que je ne supportais plus, c'est que ce savoir-autorité (que confère la maladie) j'avais rarement la place de l'accueillir quand elle venait des autres, dans mon exercice, alors que je savais par expérience que c'est elle qui, pour moi, avait le plus compté.

Peut-être, en d'autres termes, je ne supportais plus cette inégalité souvent signifiée entre le médecin et le patient, et signifiée parfois si violemment qu'elle peut être ressentie comme une inégalité de condition.

Evidemment dans la pratique quotidienne, voilà une attitude quelque peu subversive, assez mal vue, plutôt déconsidérée, voire estimée dangereuse, et en tout cas dont on se méfie compulsivement au nom de la distance, la sacro-sainte distance thérapeutique !

Un étudiant en médecine un jour m'a demandé :

Est-ce qu'être malade ne vous a pas fragilisé, blessé, et au fond rendu incapable d'exercer de nouveau ?

Peut-être avait-il raison. Mais la fragilité, cette blessure, m'avaient donné un savoir qui m'aidait pourtant, croyais-je, à comprendre les autres différemment, plus intimement.

Et c'est cette compréhension nouvelle, dont je sentais le manque à l'hôpital.

Est-ce que cela appartenait à la médecine ?

Je ne sais pas.

En tout cas, cela rejoignait ce qui était à la racine de ma « vocation » (mot que j'emploie avec la plus grande réserve).

Etre malade, c'est du moins le sens que je donne aujourd'hui à ce que j'ai traversé, m'a conduit au bout de ce que je cherchais confusément en voulant être médecin.

Connaître l'homme jusqu'en ses recoins, ai-je longtemps pensé.

En fait, rejoindre l'incurable, je crois.

Toutefois, cette maladie ne m'a pas révélé l'origine supposée de ma vocation.

Depuis longtemps, j'avais construit un roman de ce qui m'a mené à la médecine : une grand-mère nourricière morte quand j'étais enfant et que j'avais accompagnée à ma manière. L'histoire d'un enfant endeuillé qui s'est réparé en consolant. Un enfant devenu pansement pour sa mère, pour son grand-père.

Je te guérirai quand je serai plus grand, ai-je dit et répété enfant, m'a-t-on dit.

La vocation de la médecine n'était-elle pas la mise en œuvre du désir fou de sauver l'incurable, de la culpabilité de n'y pas parvenir ?

Or brusquement, tout en me faisant approcher ce que cette incurable de mon enfance avait éprouvé, la maladie accomplissait ma vocation telle que je l'avais comprise (celle d'un deuil soignant qui m'avait façonné (étymologie de care en anglais – vieil anglais : be anxious, grief, to feel concern, proto-germanique : lament, vieux saxon : sorrow), mais lui assignait des limites : celles que j'avais moi-même senties, cet isolement qu'on éprouve au cœur de la maladie.

Alors je me suis mis à ré-interroger mon engagement en médecine.

En fait, je le faisais depuis des années, depuis que la littérature était entrée dans ma vie, avec l'écriture même (dès 15 ou 16 ans).

N'avais-je pas dit en lisant les résultats du concours d'internat : maintenant je vais pouvoir enfin écrire.

Mais cette fois, c'est avec urgence, violence que je revenais à cette voie en moi toujours ouverte, pas encore accomplie.

Que j'ai été en partie déterminé en devenant médecin, comme en voulant être écrivain, il n'y a pas de doute.

Que j'ai été déterminé aussi en donnant à ces deux « métiers » une dimension sacerdotale, aucun doute non plus.

Mais ces deux vocations ici se faisaient concurrence.

Je ne parvenais plus à les concilier.

Je ne le voulais plus.

L'écrivain chante (la littérature tenant pour moi davantage de la musique que la discursivité signifiante) depuis un lieu singulier, trouvé à tâtons et par surprise, où sa voix est la plus forte, la plus claire.

Le lieu où moi j'ai renouvelé le besoin d'écrire est ce moment (lieu-moment car espace et temps alors ont formé un espace d'une autre nature, m'avait-il semblé – peut-être un surgissement de l'espace littéraire, ce lieu du « demeurer dans le mourant » (Blanchot)), ce lieu donc où j'ai entendu ma condamnation à mort, où j'ai fait le constat de mon besoin viscéral de retrouver un lien avec le monde, de sentir les mains et les regards des autres hommes. Le lieu d'où vient ma voix est celui où, ayant touché la nudité, la pauvreté de l'être humain, j'ai eu le sentiment profond d'appartenir à l'espèce humaine, et ainsi de me sentir « charnellement » semblable à tout homme qui fait l'expérience de la pauvreté, de la nudité - quelle qu'en soient les formes.

Mais ce qui m'est apparu très vite également, c'est que cet écrivain que je devenais était porté par le besoin de payer une dette : écrire – mais écrire un livre au moins qui apporterait un peu de ce que certains auteurs m'ont apporté en ce lieu du plus profond isolement.

Ils sont rares les auteurs qui savent venir à vous jusqu'en ce territoire de la désolation.

Revenu de cette période où je me suis cru incurable, j'étais un peu dans cet état que décrit Charlotte Delbo dans *Spectres, mes compagnons* :

Lentement, à mon insu, la réalité a repris forme autour de moi... C'est d'elle-même, de sa propre pesanteur, qu'elle a repris ses contours, ses couleurs, ses significations, mais si lentement...

Un jour, j'ai vu – oui, vu – les livres sur ma table de nuit... Quand enfin je me suis risquée à en prendre un, à l'ouvrir, à le regarder, à constater que je savais lire, il était si pauvre, ce livre, si à côté, que je l'ai remis sur sa pile. A côté. Oui, tout était à côté. De quoi parlait-il ce livre ? Je ne sais pas. Je sais que c'était à côté. A côté des choses, à côté de la vie, à côté de l'essentiel, à côté de la vérité.

Moi, je n'avais pas été déporté, ni persécuté.

Mais j'avais fait l'expérience de ce profond silence (mutisme ou tarissement, je ne sais) de la plupart des livres dans les situations extrêmes.

Pour ceux qui résistaient, qui ne paraissaient pas être « à côté », j'avais une reconnaissance d'autant plus immense.

Ils m'avaient accompagné, secouru là où personne ne peut vous suivre.

Est-ce que ce n'était pas aussi cela soigner ? Le care ?

Alors soigner ? Oui, mais pas comme avant. Soigner quelque chose en plus.

Soigner en allant par votre voix, celle du livre, toucher l'autre là où presque personne ne sait toucher.

Comme les religieux ? En consolant ?

Non.

En laissant l'autre simplement avec votre voix.

Car ce qui aide, c'est la présence, la voix. Et donc parfois lire un livre qui tienne et ne soit pas « à côté ».

Cézanne, dit-on, avait l'ambition de peindre des tableaux qui ne paraîtraient pas obscènes dans la cellule d'un condamné à mort. Seuls de tels livres, écrits avec une telle ambition, me semblaient, me semblent encore aujourd'hui valoir pour moi la peine d'être écrits – sans qu'on sache jamais bien sûr si on atteint son improbable but. Mais écrire de tels livres, est-ce soigner ?

Qui sait vraiment rester seul avec un malade qu'on a condamné, avec un mourant ?

Qui sait ne rien faire à côté d'un désespéré ?

Qui sait encore soigner jusqu'en ce lieu-là, quand les gestes des soignants ont été accomplis ?

Et est-ce même la vocation du soignant ?

Je ne répondrai pas. Chacun le fera pour lui-même.

La personne qui parle est très bruyante : le livre est la possibilité de parler en étant silencieux.

C'est en tout cas ce type de livres que j'ai compris que je pouvais, devais écrire.

Et en ce sens, c'était une découverte : c'était la compréhension de ma « vocation » singulière, qui ne reniait ni le soin ni la littérature, qui les unissait, qui m'unifiait en eux et me faisait tendre la main aux autres, à tous ceux qui voulaient bien la saisir.

Ecrire, mais écrire pour les temps de malheur, ai-je compris en achevant mon livre *Se survivre*.

Par là, je croyais, je crois répondre à ma manière à l'interrogation de Hölderlin :

Wozu Dichter in dürftiger Zeit ?

A quoi bon des poètes dans les temps de détresse ?